

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 29

Artikel: Hercules à cornes
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200278>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

et loup. En bon chien qui chasse de race, je prouverai à ta mère que je ne lui garde pas un chien de ma chienne et que je ne demande pas mieux que de ne pas vivre avec elle comme chien et chat. Pour l'amour de toi, je ferai même, s'il le faut, le chien couchant.

Ta mère est bonne, au fond ; elle ne voudra pas nous faire une chienne de vie et me condamner à rester perpétuellement dans ma niche de célibataire, où je me couche en chien de fusil. Elle sait que je ne suis pas de la race des chiens hargneux, qui ont toujours l'oreille déchirée, et que si j'ai mon franc-parler, je suis incapable de me livrer à la moindre violence : chien qui aboie ne mord pas. Et puis, si j'ai pu la blesser, n'a-t-elle pas assez de philosophie pour se dire qu'autant vaut être mordu d'un chien que d'une chienne !

Ma petite chienne adorée, dans un mois, si tu le veux bien, nous serons tout à fait l'un à l'autre. J'aurai lâché alors le métier de chien que je fais depuis dix ans. Mon patron, qui n'est pas précisément chien, mais qui n'attache pas ses chiens avec des saucisses, m'a fait la bonne surprise de me confier la direction de sa fabrique, avec des appointements doubles. Nous irons vivre dans notre maison, petite et modeste, mais bien à nous. Tu y verras que le chien en vie vaut mieux que le lion mort et que, de même qu'on ne peut retenir le chien d'aboyer ni le chasseur de chasser, rien au monde ne pourra empêcher deux êtres qui s'aiment comme nous de vivre heureux comme de jeunes chiens qui ne connaissent ni la chaîne ni le collier.

A toi éternellement.

Ton fidèle caniche,
X.

Hercules à cornes.

Jusqu'ici on ne regardait pas les escargots comme des êtres doués d'une force herculéenne.

Le contraire vient, paraît-il, d'être démontré de la façon la plus fortuite.

Le fils d'un fermier s'amusait récemment à faire trainer des brindilles à des escargots ; il avait remarqué la facilité avec laquelle ces bestioles exécutaient cette tâche.

L'enfant voulut alors savoir jusqu'où irait leur force ; aux brindilles succédèrent des petits cailloux que l'escargot traînait toujours avec la même facilité ; il prit alors des poids de quelques grammes et cet animal remorqua aussi facilement, et réussit enfin, en les attachant à un minuscule chariot, à faire tirer par deux escargots un poids de deux livres.

Proportionnellement à sa taille, l'escargot est donc un des animaux les plus vigoureux de la création.

La piodze.

La Luise avai dou boun'ami :
On païsan, on cordagni.
Ti lè dou fasant po lai pllière
Dai biau present, que faillai vère :
Jamé Tiennon, lo païsan,
N'arai fé eimbougni son pan
Tsi lo bolondzi dau velâdzo
Sein fère, quemet 'n hommo sâdzo,
Po la Luise on pucheint quegnu.
Et Toine, lo tire-legnu,
Lai baillive dai dzerrotàire,
Dai rodze, dai bliantze, dai nàire.

Noutra fêmala ne savâ
Lo quin mi lai faillâ amâ :
L'avant ti lè dou lo mim'âdzo
Mima fortena, biau vesadzo.
Ti lè dou, robusto lurons,
L'arant bin fè 'n accordéron

Avoué clia galèza Lisetta
Que tsantâve qu'on aluetta
Et que ti lè dzo sé desâi :
« Po bin chède, foudràï savâi,
A meillâo teimps co l'è qu'affâne
Mê d'êtius, de Tiennon ao Toine. »

On demâ de la mi-juillet
Que plliovessâi on boquet
Lo païsan sé reposâve,
Et fasâi bin, du que lo pouâve.
— Tsi no, vo sède prau qu'on di
Que rè ne pào vo z'einnouyi
Et vo fère dremi pllie rido
Quemet lè fenne, lè remido
Et la plliodze. — Mon cordagni
Desâi : « Mon meti fa gagni
Ti lè dzo, na pas ein campagne
Faut chòma quand l'è que bargagne. »

— L'è veré, repond la Luison.
Ein sti moment, vaicé Tiennon
Que sò et fâ : « La bouna piodze !
Ora, mon abondance ' godze ;
Mon bllia, dai pllie gros gran l'arâ
Mon tsamp, porri bin mi l'arâ.
Mon recò dein lo prâ va crète
Lè tchou, lè salarde vant mettre
Dai tite quemèt dai tsaudrons.
Vu pouâi ratseta dou caïons.
Sarâi dai truffies et ma salla ?
Lè jamé z'u vusse asse balla. »

La Luise qu'avâi tot ôtu
Adan fâ ad tire-legnu :
« Per ti lè teimps te tè bregande
Po pouai dzoure apri tè coumande
Et te n'a jamé on moment.
Na pas Tiennon, ein droumesseint
L'erdzet lai vint dein sa catsetta.
Sari 'na frantse bedoumetta
Se m'approtsivo pas de li.
L'è tè que t'i mon boun'ami,
Galé Tiennon, se ein t'arrêdze
Et râva po lo caca-pêdze. »

MARC A LOUIS.

¹ betterave — ² seigle.

La capitale des œufs.

La connaissez-vous ?

On appelle ainsi, la ville industrielle de Kazan, non loin des rives du Volga, qui est le centre du commerce des œufs de toute l'Europe orientale. Ce commerce a pris, il y a une douzaine d'années, un développement imprévu et considérable. Dès 1890, Kazan exportait 50 millions d'œufs.

Aujourd'hui, six maisons principales, étrangères, achètent tous les œufs qu'on apporte sur le marché de Kazan et sur ceux des environs. C'est à peine si elles peuvent suffire à la demande sans cesse croissante de l'Allemagne, de l'Autriche, de la Turquie et de l'Angleterre. En 1902, l'exportation s'est élevée à 185 millions d'œufs représentant une valeur de 6,250,000 fr., et ayant nécessité la mise en route de 1,230 wagons.

Qui veut des ancêtres ?

Nous trouvons, dans un ancien numéro du *Petit Parisien*, les lignes suivantes, susceptibles, nous semble-t-il, d'intéresser tout le monde. Il y a à Paris — il en est ailleurs, sans doute — des « fabricants d'ancêtres » ; entendons-nous, de « tableaux d'ancêtres ».

Je suppose que vous désirez posséder les traits de ceux qui vous ont fictivement précédé dans la vie... Vous n'avez pas de photographie d'eux, naturellement, mais vous en avez une de vous-même. Ça suffit parfaitement.

Vous apportez cette épreuve au fabricant en question, qui ajoute au dos du portrait des renseignements dans le goût de ceux-ci :

« Yeux bleus, oreilles rouges, teint coloré. Blond. » Puis il vous fait choisir dans la collection... Il y a, côté des hommes, l'amiral, le chevalier-garde, le chevalier Louis XV, le bourgeois de Paris, le chef d'une corporation, le représentant du peuple ; côté des dames : la douairière, la chanoinesse, la baronne allemande, la demoiselle d'honneur, la petite fille qui est morte à douze ans d'une chute de cheval, le pauvre cher ange...

Le marchand vous envoie la photo et une toile sur laquelle on a tracé d'avance, au moyen d'un poncif, le dessin du portrait choisi. Le client a indiqué, je suppose, le chevalier Louis XV, le bourgeois de Paris ou le représentant du peuple. Eh bien, à ces modèles, pillés au Louvre ou ailleurs, on ajoute le nez de la famille, ou les yeux, ou les oreilles... ou les cheveux.

Mais étant donné le petit nombre de modèles, les portraits couraient grand risque de se ressembler, si l'on ne changeait pas ici l'un des accessoires ou la couleur du teint, ou celle du costume. Grâce à ce subterfuge, avec douze portraits-modèles, on peut contenter plusieurs milliers de personnes, sans courir le risque de faire deux fois la même chose.

Maintenant, pour donner au tableau l'aspect du vieux, le fabricant d'ancêtres s'en va chercher une espèce de pot à colle forte, d'où s'échappe une fumée légère.

Pouah ! l'horrible odeur ; ça sent le mois, l'huile rance. Eh bien, c'est avec cela que l'on imite parfaitement la poussière des siècles défunts.

Avec une spatule, l'artiste tourne dans le pot en question l'infamale mixture, puis en enduit la toile à l'endroit. Celle-ci disparaît bientôt sous cet odieux badigeon, couleur de cambouis, qu'à grands coups de brosse on étale pour qu'il pénètre à fond dans les creux des épaisseurs. Puis on essuie le surplus avec un torchon et on laisse sécher. Une heure après, craquelé, fendillé, jauni, méconnaissable, le tableau a pris l'aspect d'une toile ancienne des plus authentiques !

De quoi donc est composée cette pâte ? De siccatif de Courtrai, d'huile de lin, de suie, de terre de cassel, d'ocre rouge et de cendre verte.

Et c'est tout. Quand cet enduit est sec, il ne reste plus qu'à trouser le tableau, à le recommander, à le vernir comme une botte et à fourrer dessus le plus de poussière possible. Et le procédé est inaltérable ! garanti à l'usage ; ça peut se laver !

Quant au prix, 40 à 50 francs.

Vrai ! c'est pas cher, un ancêtre, qu'en dites-vous ?

Un idéal. — Une jeune fille de quinze ans interroge son amie du même âge et dont le père est un fonctionnaire de l'administration cantonale :

— Quel est ton idéal en fait de mari ?

— Je voudrais un commis du château qui serait en même temps conseiller d'Etat.

Le bout dangereux. — Un garçonnet à sa mère :

— Maman, j'ai peur de ce chien qui aboie.

— Ne crains rien, mon enfant, il ne te mordra pas ; vois comme il agit gentiment sa queue.

— Ce n'est pas de la queue que j'ai peur, mais de l'autre bout.

Les lâches ! — Une demoiselle mûre : « Que les hommes sont lâches ! J'ai bientôt quarante ans, et dire que pas un n'a encore eu le courage de demander ma main ! »